

Date de soumission : 16/01/2022 - Date d'acceptation : 08/02/2022 - Date de publication : 23/07/2022



De la marginalité à la psychose dans *Une valse* de Lynda Chouiten

From marginality to psychosis in *Une valse* of Lynda Chouiten

Mahdia BOUKLACHI¹

École normale supérieure ENS de Bouzaréah -Alger / Algérie.
Bouklachimahdia77@gmail.com

Résumé : Ces trois dernières années en Algérie ont été un champ de bouleversements laborieux en matière de création artistique et littéraire. Dans l'ère du Hirak² et même post-Hirak, la littérature algérienne a vu l'émergence de plusieurs plumes dont les publications sont principalement centrées autour de la révolte, l'errance, la quête identitaire, l'altérité, l'exil et la fuite. Ainsi les personnages qui en résultent véhiculent tous des traits de marginalité qui diffèrent d'un protagoniste à l'autre. Comme il serait prétentieux d'étudier le thème de la marginalité dans l'ensemble de l'écrit algérien contemporain, nous avons choisi de nous focaliser sur un roman récemment paru et produit par une jeune écrivaine, Lynda Chouiten, afin d'appuyer le statut créatif de la femme algérienne dans l'arène des lettres. Nous tenterons donc à travers notre article de traiter le thème de la marginalité dans *Une valse* de Lynda Chouiten. On essaiera d'étudier les différentes manifestations du caractère marginal de de son personnage « Chahira ». On verra également ce lien si étroit qui se tisse à travers le récit entre la marginalité et la psychose de la protagoniste.

Mots-clés : marginalité, psychose, société, algérienne, personnage.

Abstract : The two last years, Algeria had been a laborious field of upheavals on a matter of artistic and literary creations. On the era of Hirak and post-Hirak, the algerian litterature have seen the emergence of a lot of feather under which the posts were principlly centered around revolt, wandering, the identity quest, otherness, exil and leak. So, the characters convey all the lines of marginality who diverge from a protagonist to an other. As it's pretentious to study the theme of marginality on all contemporary algerian writing, we choose to focus our analysis on one novel recently published and produced by a young women writer Lynda Chouiten, for support a creatif statut of algerian women in the arena of letters. We will try trough our article to treat the theme of marginality on a Walt of Lynda Chouiten. We will also try to study the differents manifestations of the marginal character of here role Chahira. We will see again this narrow link which is created on the story between marginality and psychosis of the protagonist.

Keywords: marginality, psychosis, société, algerian, personage.



¹ Auteur correspondant : Mahdia BOUKLACHI, Bouklachimahdia77@gmail.com

² Le Hirak est Déclenché le 22 février 2019, le hirak, mouvement de protestation populaire inédit en Algérie, avait poussé Abdelaziz Bouteflika, au pouvoir depuis deux décennies, à la démission deux mois plus tard. https://www.lepoint.fr/afrique/algerie-le-hirak-deux-ans-deja-22-02-2021-2414967_3826.php consulté le 23-01-2022.

Durant les trois dernières années, la littérature algérienne contemporaine a connu un élan fulgurant concernant les écrits féminins. Plusieurs nouvelles plumes, toutes aussi originales et surprenantes les unes que les autres, ont vu le jour en réponse à tous les bouleversements sociaux et idéologiques que connaît le pays. Des écrivaines qui dénoncent certaines mœurs et plaident pour de nouvelles idéologies naissantes. Sur la scène littéraire se bousculent des noms comme Ania Mérimèche, Kaouther Adimi ou encore Hajar Bali, Nassira Belloula, Farida Saffidine et Lynda-Nawel Tebbani et celle qui retient toute notre attention est Lynda Chouiten.

Outre, l'aspect formel de leurs romans, ces écrivaines mêlent écriture fragmentaire, satire, ironie, fiction et témoignage pour mettre en scène des récits toujours plus authentiques et plus captivants. Il s'agit d'écrits modernes où les personnages sont en perpétuelle quête d'une stabilité introuvable ou presque idyllique, alors que certains fuient une société qui les rejette, d'autres luttent, mais avec toujours le même sentiment de non-appartenance. Ces personnages en réalité représentent des cas existants dans la société algérienne. À ce propos, Georges Simenon a écrit aussi dans *L'âge du roman* (1987) : « Un personnage de roman, c'est n'importe qui dans la rue, mais qui va jusqu'au bout de lui-même ».

Dans *Une valse* de Lynda Chouiten, nous avons relevé une distanciation explicite entre le personnage principal « Chahira » et son entourage. En effet, dans ce roman, la notion de normalité est tout le temps remise en question. Le personnage est mis à l'écart de par ses pensées idéologiques, sa conception de la vie ou même la nature de sa propre personne d'où notre intérêt pour l'étude de la marginalité du personnage dans ce roman cité.

Nous verrons dans ce qui suit les différentes manifestations de la marginalité de Chahira. On montrera comment la marginalisation familiale influence le développement personnel d'un sujet. On verra également l'impact de la marginalisation sociale sur un cas comme celui de Chahira tout en tentant de mettre en évidence le lien entre la marginalité que subit cette dernière et la psychose qui en résulte.

1. Une marginalité explicite

Lynda Chouiten est une jeune écrivaine algérienne, originaire de Tizi-Ouzou. Spécialisée dans la culture et littérature francophone et anglophone, elle publie plusieurs ouvrages comme *Isabelle Eberhardt and North Africa* en 2014, un premier roman *Pôv'cheveux* en 2017 puis obtient le prix Assia Djebar suite à la publication de son roman *Une Valse* paru aux éditions Casbah en octobre 2019 et c'est d'ailleurs ce dernier ouvrage qui fera l'objet de notre étude.

Dès la première lecture de ce roman, nous avons souligné que le personnage incarne parfaitement l'image de l'aliénation et de la marginalisation. En effet dans *Une valse*, la protagoniste « Chahira » doit faire face quotidiennement à un entourage qui détruit ses ambitions faute d'incompréhension, voulant l'insérer dans le cadre d'une société patriarcale avec des normes et des lois ancestrales. Chahira est une simple couturière au caractère psychotique, elle ne se laisse abattre à aucun moment du récit, affrontant sa mère, son père et toutes personnes s'opposant à ses choix. Malgré tous les obstacles qui la freinent en plus des voix qu'elle entend, Chahira réussit à atteindre la finale d'un concours de stylisme à Vienne. Un espoir naît alors en elle, celui de pouvoir quitter son patelin et de voir un autre monde où on arriverait peut-être à la comprendre. Elle se met alors à rêver d'une Valse dans la capitale autrichienne.

Toujours en désarroi, l'héroïne du roman ne trouve paix nulle part et c'est en somme, toute la marginalité des femmes incomprises et rêveuses qui est incarnée en elle mais aussi l'exclusion sociale et politique de bon nombre d'algériens qui est retracée à travers le vécu de ce personnage.

Dans *Une valse*, Chahira véhicule l'image d'une marginale dans le sens où « Le marginal » est « une personne qui vit en marge de la société ». ³ Ainsi, la marginalité devient une notion relative qui se définit toujours par rapport à une norme établie par une société ; c'est un mot récent en français recouvrant un phénomène qui a toujours existé. Dans le roman que nous avons choisi d'analyser, nous remarquons que « Chahira » refuse de se plier aux règles sociales algériennes et à la morale. Sa déviance se manifeste à travers les nombreux passages exprimant sa difficulté de s'intégrer dans une société qui ne la reflète pas. A ce propos Claude Allègre, célèbre géochimiste et homme politique français a écrit : « l'intégration c'est l'exact inverse de l'exclusion ». ⁴

2. Une marginalisation familiale

«Personne n'est intrinsèquement autre, il ne l'est que parce qu'il n'est pas moi » (Todorov, 1989 : 335). L'individu étant composé de plusieurs variantes psychologiques, s'interroge souvent sur sa propre identité toujours en rapport avec l'« autre ». La notion d'altérité est apparue pour couvrir cet ensemble de relations qui confrontent l'être à la diversité qui l'entoure. En littérature, ce fait apparaît clairement lorsqu'une création littéraire regroupe diverses catégories de personnages, souvent confrontés les uns aux autres. Dans *une Valse*, Lynda Chouiten expose le personnage principal « Chahira » au regard extérieur, celui de sa propre famille mais aussi celui de la société dont elle est issue. En effet, ce roman offre, une vue assez réaliste de la société algérienne où se développe encore diverses pratiques paradoxales au sein de certaines familles. Chahira véhicule l'image d'une femme qui souffre du regard que lui porte sa propre famille et cela est justifié dans le roman lorsque l'écrivaine écrit :

Quand, à ses dix-huit ans, ses parents décidèrent qu'elle avait fait suffisamment - peut-être même trop- d'études et la retirèrent du lycée, il fallait bien lui trouver un métier quelconque. Car, bien sûr, il n'était pas question que cette fille bizarre et insupportable fût en plus, une charge financière. D'ailleurs, ce n'était pas vraiment le genre de la maison, de soutenir les membres en difficulté. (Chouiten, 2019 : 33)

Qualifiée déjà de « bizarre et insupportable » par ses parents, Chahira doit tout au long du récit faire face à leurs décisions hâtives puisqu'ils n'étaient décidément pas le genre à « soutenir les membres en difficulté ». La lecture, le chant et la poésie qui animent la personnalité de ce personnage, semblent devenir par ailleurs les principales raisons de son rejet. Elle qui voulait se comparer aux poètes qui l'inspiraient, se trouvait à présent violentée pour la simple raison de les imiter en écrivant :

Épouse les contours de ce corps
Fatigué par tant de raideur
Bridé par mille ans de pudeur
Et qui pourtant te veut encore (Chouiten, 2019 : 43)

³ Définition du dictionnaire Le Robert.

⁴ Claude Allègre, « Colloque sur l'École du XXI^{ème} siècle à la cité des sciences et de l'Industrie de Paris », Janvier 1999.

Cet écrit centré autour du corps féminin et de ses attentes, produit par Chahira, manifeste déjà une part de son caractère marginal puisqu'aucune formation éducative ou familiale ne la prédisposait à une telle écriture. Une création qu'elle paya aussi tôt puisqu'une fois que ces vers sont découverts par son père, il commence à la battre croyant qu'elle les avait juste recopiés d'un recueil de poésie au lycée, ce qui se voit dans ce passage qui décrit l'un des moments les plus douloureux de la vie de Chahira :

Il aurait voulu la fouetter encore et encore ; mais il s'était arrêté aux premières gouttes de sang qui avait giclé du maigre bras violenté (...) elle ne fut même pas hospitalisée, puisque cela aurait mis tout le monde dans l'embarras - et le tortionnaire dans le pétrin. Les cicatrices disparurent peu à peu, et la souffrance physique s'effaça ne laissant que l'orgueil. Oui, l'orgueil : car ses écrits à elle avait été confondus avec l'œuvre des grands poètes (...) qu'aurait-elle subi, si elle avait avoué que c'était elle-même qui les avait écrits, ces vers ? (Chouiten, 2019 : 43)

En dépit de la souffrance physique qui « s'effaça », Chahira s'en sortit avec « l'orgueil », elle qui a eu le mérite de se faire battre parce qu'on croyait que ses vers venaient d'un poète. Cette protagoniste qui côtoyait la violence familiale, se trouva donc forcé de se marginaliser encore plus en quittant la maison parentale. En effet, une fois devenue couturière à l'âge de quarante ans Chahira quitte sa famille. Elle sait pourtant qu'une femme qui vit seule risque de s'attirer encore plus d'exclusion et de marginalité familiale et sociale :

Ces gens- là qui ne faisaient rien d'autre que désapprouver le moindre de ses gestes, jeter le blâme sur elle à chaque dispute, l'inviter sèchement au silence à chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, ou alors ignorer insolentement ses paroles - ces gens- là pour qui elle avait toujours systématiquement tort - pourquoi resterait-elle avec eux ? pourquoi les supporter plus longtemps, ceux- là qui ne respectaient pas ses quarante ans et qui riaient de sa maladie ? (Chouiten, 2019 : 78)

Sa décision de quitter la maison était donc justifiée puisqu'elle ne put se résigner à continuer de vivre dans le rejet que lui imposaient « ces gens-là » qui la forçaient au « silence » et qui « riaient de sa maladie ». L'écart entre Chahira et sa famille résulte donc de son incompatibilité avec eux mais surtout des conséquences qui y résultent. Une fois seule, notre protagoniste se livra à un autre mode de marginalisation puisque ses souffrances morales ne s'estompèrent pas mais s'aggravèrent en devenant dans un sens plus large, sociales.

3. Une marginalisation sociale

Le regard des autres et le poids des stéréotypes sociaux poursuivirent Chahira à chaque tournant puisqu'elle dut alors une fois seule affronter « les autres » (Chouiten, 2019:78) Une présence permanente de jugements est manifestée dans son discours. Les traumatismes qu'elle rencontre durant son processus d'émancipation en tant que femme indépendante devinrent pour elle des « fantômes » (Chouiten, 2019:17) , un terme qui représentent dans son inconscient même, le regard de la société extérieure, un regard qui la juge et qu'elle n'arrive pas à fuir :

Puis il y avait eu d'autres visages, d'autres fantômes. Des murmures, des exclamations, des sifflements. Combien de milliers de voix l'assistèrent ? Il n'y avait pas encore les mains, mais elles n'allaient pas tarder à arriver. Des mains baladeuses, des mains caressantes, mais des mains violentes. Mais le pire, le pire, c'était ses pensées auxquelles ces hôtes importuns avaient tous accès. Plus que celui de son corps, c'était le viol de sa tête, de sa pensée, qui était le plus odieux. Ses pensées. (Chouiten, 2019 : 61)

Pour notre protagoniste dont les séquelles physiques importaient peu, le « viol » moral ou celui de « sa pensée » était « le pire ». Une fois installée seule, Chahira qui est consciente du regard porté sur elle par la société, a dû affronter ses « fantômes », les gens qui jugent ses actes. Elle dut également vivre avec « les voix » qui sont ici les reproches qu'elle entend en permanence dans sa tête mais aussi « des murmures et des sifflements ». Ce châtiment moral est décrit ici comme un « viol », non pas celui du « corps » mais de celui de sa propre « pensée » puisque ces voix et ces fantômes pouvaient s'accaparer de son intimité la plus absolue.

Pour Chahira, le regard extérieur, celui de la société, était divisé en trois catégories représentées par des personnages « fantômes » qu'elle est la seule à voir et à entendre. Il y'avait d'abord « Mohand » :

Elle l'aimait bien, Mohand. Il était un peu comme elle, un brave jeune homme dont les espoirs et les ambitions avaient été déçus (...) c'était un sensible, Mohand, et elle l'aimait aussi pour cela (...) Elle essayait quelques fois, dans ses accès de logorrhée mentale, de le convaincre était tout sauf un raté :

- Révèle l'artiste en toi ! Et cette guitare que tu laisses à peine murmurer, pourquoi ne la fais-tu pas entendre du monde entier ? pourquoi n'y crois-tu pas ? et si ceux qui aiment ta musique te portaient aux nues ? si tu devenais célèbre ? (Chouiten, 2019 : 18)

On observe ici que ce « fantôme », Mohand, est un artiste qui ne croit pas en son talent. Il représente selon nous une vraie minorité de jeunes algériens dont les dons artistiques ne sont pas suffisamment exploités à leur juste valeur. Elle interagit souvent avec Mohand dans des moments de crises. D'ailleurs dans les dernières lignes du roman, elle tient une conversation avec cet « artiste » qui tente de la dissuader de mettre fin à ses jours dans le Danube :

- Je te chanterai ce que tu veux, mais ne parle plus de ces histoires d'héroïnes tragiques et d'étreinte avec le Danube.
- Si tu promets d'être toujours à mes côtés, dit-elle en clignant de l'œil.
- Toujours, dit-il en lui tapant timidement sur l'épaule. (Chouiten, 2019 : 222)

Ici, l'espoir de Chahira repose sur la présence de ce « chanteur-fantôme » (Chouiten, 2019: 17) à qui elle fit la promesse de ne pas songer à un destin « tragique » ou une « étreinte avec le Danube ». Selon nous, le personnage de Mohand qui n'existe que dans l'imagination de Chahira et qui l'aide à vivre avec le poids de sa marginalité, renvoie à la jeunesse algérienne qui symbolise un espoir pour une Algérie meilleure. Dans son récit, la protagoniste évoque également « Nacer », un autre jeune homme avec qui elle entretenait une relation permanente mais chimérique, elle raconte : « C'était Nacer, le garçon instruit et ben élevé mais un peu chichiteux, un peu enfant gâté. Des manières délicates qui lui avaient valu quelques déboires. [...] Elle avait compris qu'on l'avait souvent pris pour un « gay » [...] Il était, au contraire un amant exquis. (Chouiten, 2019 : 20)

À travers ce deuxième cas créé par Chahira dans sa marginalité la plus profonde, on retrouve une autre catégorie de jeunes algériens jugés de façon erronée à cause de leurs caractères délicat et attentionné. La spécificité d'« instruit » et « un peu chichiteux » de Nacer lui valait l'appellation de « gay » dans une société qui semble confondre la délicatesse et l'homosexualité, elle ajoute : « Dans ce pays maudit, un homme délicat était forcément une tapette. » (Chouiten, 2019 : 21). Ici et à travers le monde illusoire de Chahira, Lynda Chouiten met en évidence une grande part de l'exclusion que vit la

jeunesse algérienne avec toutes les différences identitaires et culturelles que puisse regrouper l'Algérie, une jeunesse qui s'exprime différemment et qui dans la même année de publication du roman, sortira dans les rues algériennes pour crier haut toute la marginalisation qu'elle subit.

Dans son récit et lorsqu'elle est en contact direct avec les gens, Chahira évoque la présence des « Merquouchettes » qu'elle qualifie de « petites écervelées se croyant malignes. » (Chouiten, 2019 : 21) Ce sont des voix de femmes qu'elle est la seule à entendre et qui sont là pour lui rappeler à chaque épreuve de sa vie, qu'elle n'est pas normale. Dans sa marginalité, elle est constamment jugée par ces voix illusoires: « Les merquouchettes n'allaient certainement pas tarder à rire de sa vanité ou, pire, à laisser libre cours à leur jalousie. Elles lui exorbitaient les yeux, décollaient les oreilles et grossiraient le nez. Elles lui disloqueraient les membres pour tuer son port fier. (Chouiten, 2019 : 176)

Ce traitement psychologique que vit Chahira avec « les merquouchettes » n'est selon nous que le reflet du regard que lui imposent les femmes qu'elle croise au quotidien, elle qui ne répond pas aux critères de l'Algérienne modèle pour certains esprits conservateurs :

Aussi loin qu'elle se souvienne, on lui répétait qu'une femme respectable se devait d'être réservée et grotesquement rigide. Une femme trop décontractée, trop gaie était forcément une femme aux mœurs légères. Pour être vertueuse, il fallait être antipathique, frustrée et malheureuse. Ou alors hautaine comme on le lui reprochait parfois. (Chouiten, 2019 : 171)

Consciente de sa non-conformité avec l'image de la femme « vertueuse » instaurée par les stéréotypes sociaux, Chahira sait qu'elle doit affronter les « rires » de ses « merquouchettes » régulièrement. Elles lui infligent un châtement sévère à chaque fois en lui rappelant qu'elle n'est pas une femme normale. On pourrait dire qu'avec cette catégorie de « fantômes » Lynda Chouiten met la lumière sur toute une masse d'Algériennes qui sont nombreuses à vivre dans une zone de certitude formée par des dogmes sociaux ancestraux et qui refusent d'accepter que d'autres femmes puissent se réjouir d'une individualité libérée de toute outrance, elle écrit : « Une femme doit avoir les pieds solidement sur terre. D'ailleurs, ses ancêtres se sont toujours gaussés des femmes aériennes ; jusque dans leur apparence physique. » (Chouiten, 2019 : 21)

Dans son désarroi Chahira cite un dernier groupe de « fantômes » mis à part Mohand, Nacer et les merquouchettes qui font surface dans sa vie, l'accablant de voix qu'elle entend, elle raconte : « Mais les autres, c'était aussi d'innombrables hommes, jeunes et moins jeunes, qu'elle ne pouvait nommer et des femelles qu'elle imaginait grosses et communes et qui, contrairement aux « males », n'émettaient aucun autre son que des rires. » (Chouiten, 2019 : 171)

Chahira était donc confrontée à un tas d'« hommes » et de « femelles » qui l'atteignaient chacun à sa façon, des êtres qu'elle ne « pouvait nommer ». La dé-personnification de ces êtres reflète tout le mal qu'éprouve Chahira à les accepter sachant qu'ils n'existent que dans son propre monde. Ici nous pouvons dire que l'imagination de Chahira a donné voix à un regard extérieur jugeur et moqueur qu'elle ressent quotidiennement, celui d'une société accablée de préjugés et de représentations auxquels, elle n'arrive pas à s'intégrer.

Dans son roman, Lynda Chouiten justifie la marginalité de son personnage principal par l'existence d'une pression sociale due au regard extérieur et l'altérité vécue par la protagoniste. La marginalité de Chahira résulte donc de sa différence avec un entourage dont la pensée et l'idéologie diffèrent de la sienne. Elle regroupe ces gens auxquels elle ne s'identifie pas sous l'appellation « fantômes », êtres qui l'accompagnent même dans des moments de solitude pour lui rappeler tout ce à quoi elle doit faire face pour vivre pleinement son rêve de devenir styliste et son désir d'être acceptée avec toute l'étrangeté qui l'anime.

4. De la marginalité à la psychose

Dans le contexte de la psychose, s'il est question de marge, c'est une mise hors-champ commun qu'il s'agit, d'un sentiment de marge qui se creuse du dedans et qui rend la personne étrangère au monde des autres, étrangère à soi. Que cette marge intérieure se heurte à une mise en marge proférée par le social, par le regard de l'autre (Corin, 2002 : 97-114)

Selon C. Ellen la psychose est étroitement liée à « la marge ». Une personne « étrangère au monde des autres » ne peut que s'affirmer en « marge » par rapport « à soi » mais aussi par rapport au « social ». Cela apparaît clairement dans *Une valse* puisque l'écrivaine tisse un lien explicite entre la marginalité de son personnage et la psychose. En effet, dans ce roman l'héroïne Chahira est consciente de l'impossibilité de s'intégrer, de se faire accepter par sa famille ou par le monde extérieur. Elle finit par recourir à la médecine pour connaître son trouble. L'acceptation de sa maladie, fut pour elle le premier pas de sa réconciliation avec elle-même. Nommer sa maladie était en quelque sorte donner un sens à toute la marginalité qu'elle avait subie jusque-là, cela s'explique dans le passage suivant :

Je suis malade, maman, très malade" et se remit à pleurer (...) Le nom de la maladie tomba comme un couperet. Une psychose. Bien sûr, la vieille femme ne savait pas que sa fille avait des hallucinations qui atteignaient tous ses sens. Qu'elle entendait des voix, des rires. Qu'elle sentait toutes sortes d'odeurs extraordinaires qu'elle pensait être les siennes. Qu'elle s'imaginait qu'on la touchait à distance, qu'on s'attaquait à sa pudeur, qu'on lui faisait les pires choses- à distance. (Chouiten, 2019 : 59)

En avouant sa maladie « la psychose », Chahira qui voulait trouver réconfort dans le moindre comportement attentif venant de sa mère ou de ses proches, ne trouva que rejet et incompréhension, cela se voit clairement lorsque sa mère réfléchit : « Sa fille était folle ; et que pouvait -on attendre d'une fille folle, sinon la honte et le déshonneur ? » (Chouiten, 2019: 21)

Pour Chahira, le nom de sa maladie était « psychose » alors pour sa mère et les autres membres de la famille, c'était « folie ». Ce dysfonctionnement mental qu'on assigne à Chahira est pour les siens justifié puisqu'elle ne correspond pas à la « norme » déjà établie. Ici nous pouvons affirmer que le rejet familial, l'inacceptation du comportement « bizarre » de Chahira, furent les causes de sa marginalité mais aussi de la dégradation de son cas. Il n'est d'ailleurs pas rare de croiser la figure du « Fou » dans la littérature contemporaine, pour Anaëlle Touboul : « La littérature réfléchit la folie : elle la reflète et permet de la penser »⁵. Dans la même perspective, Lynda Chouiten offre dans ce roman

⁵ Brown P. « Anaëlle Touboul : La littérature réfléchit la folie : elle la reflète et permet de la penser », Dans le magazine *Libération*, 09 Août 2019.

une vision assez unique de la folie qu'elle rattache explicitement à la marginalité de son personnage. Ainsi dans ce roman, le personnage valse entre écart familial, rejet social et folie, le personnage subit sa dégradation mais finit tout de même par comprendre les failles de son comportement au lieu d'en subir les conséquences :

D'ailleurs, existait-il un médicament contre les odeurs bizarres, la télépathie universelle et le contact à distance ? Olanzapine était pour ceux qui s'imaginaient des choses ; mais elle ne s'imaginait pas, elle. La psychose, ce mot ô combien effrayant, ne convenait pas à sa condition. Car enfin, elle s'était documentée sur les psychotiques. Elle savait qu'ils se déconnectaient du réel, que leur pensée était hachurée, irrationnelle. Était-elle déconnectée du réel, elle ? (...) Manquait-elle de logique ou de lucidité ? Non, elle n'était clairement pas malade. Elle ne prendrait plus jamais ce médicament maudit. (Chouiten, 2019 : 63)

Effectivement, Chahira en tant que personnage actant reflète l'image d'une femme passionnée par la couture, talentueuse et rêveuse, des qualités qui lui permirent de participer à un concours de stylisme à Vienne, capitale de la valse, dans son isolation la plus totale, notre protagoniste affronta « voix et fantôme », « psychose » et « folie » sans jamais perdre de vue, l'unique raison de sa motivation et de sa force: « *Elle voulait sentir Vienne, respirer Vienne, rêver de Vienne, avant d'y aller pour de vrai. Et surtout voir toutes ces belles actrices valser.* » (Chouiten, 2019 : 38)

Pour Chahira, Vienne n'était pas uniquement une destination mais un remède et une cure à toutes les maltraitances et l'exclusion sociale qu'elle subissait en Algérie depuis son tout jeune âge. Cela dit, les attentes de ce personnage psychotique ne tardèrent pas à défaillir au côté de sa maladie qui refit surface. En effet, une fois à Vienne et après fini huitième sur quinze dans au concours de stylisme et une brève histoire d'amour avec « Ali », Chahira sombre de nouveau dans la psychose, elle songe même au suicide pour mettre fin à ses souffrances, elle raconte : « Demain le Danube m'éteindra (...) Demain, l'eau me fera sienne ; m'enveloppera de ses beaux taffetas bleutés, m'offrira ses bijoux ocre, m'intronisera reine de ses mystères. L'eau n'accueille que les reines, de toute façon » (Chouiten, 2019 : 212)

La marginalité de Chahira apparaît finalement, même dans sa manière d'anticiper sa mort puisqu'elle embellit la façon de dépérir dans « le Danube ». Face au Danube, Elle décida alors de mettre fin à ses jours en se noyant dans l'eau qui n'accueille selon elle que « les reines ». Vers la fin du roman et après toute un dialogue avec « les voix » qu'elle entend, avec les personnages fictifs qu'elle est seule à voir et à entendre, Chahira finit par se résigner à vivre avec en acceptant sa différence et en continuant son chemin dans une société qui ne comprendra jamais son désarroi, elle réfléchit :

Demain, l'avion allait la ramener dans ce pays où le destin de quarante millions d'hommes et de femmes était l'otage de décideurs bien plus tyranniques, bien moins humains que les siens. Des compatriotes allaient encore tenter de fuir leur joug et comme elle, se faire dévorer par l'eau - la traiteuse eau de la méditerranée [...] Et peut-être qu'un jour [...] et partout dans ce pays voué, comme sa tête à elle, au désordre, aux peurs et aux humiliations, les rires et les chants fuseraient, libres et sonores, défiant tous les tyrannies, toutes les hypocrisies, toutes les laideurs. (Chouiten, 2019 : 221)

Résignée à vivre avec ses maux, Chahira retournera donc dans « ce pays » où « des compatriotes » se retrouvent dans le même cas qu'elle à des degrés différents oscillant

entre « désordre » , « peurs et humiliations » sous le règne d'un « joug » commun, celui d'un gouvernement en échec. Ici la marginalité de Chahira devient celle de toute une nation. Lynda Chouiten a finalement, à travers le récit de sa protagoniste reflété la marginalité de bon nombre de d'algériens , dans l'attente de « rires » et de « chants » que le peuple célèbrera en effet dans la même année que la publication du roman, dans les marches du Hirak, scandant pour une liberté méritée et un avenir plus prometteur.

Conclusion

Avec toutes les transformations et les mutations dont témoigne la société algérienne ces deux dernières années et même bien avant cela, l'exclusion et la marginalité ne sont plus des thèmes à discuter. La littérature dite algérienne et contemporaine ne fait aujourd'hui que projeter à la lumière du jour toute cette difficulté qu'éprouvent certains algériens à se fondre dans la masse sociale avec tout ce qu'elle impose comme dogmes et interdits culturels, politiques, sexuels ou religieux. Il est aujourd'hui non seulement difficile de répertorier les marginaux en une seule ou peu de catégories, mais il est également très ardu de regrouper les causes et conséquences de leur exclusion sociale. Dans la plupart des romans récemment publiés, on remarque la difficulté qu'éprouvent les personnages à se faire une affiliation familiale, sociale ou professionnelle. Une vulnérabilité est, aussi, relevée chez la plupart des personnages mis à l'écart « des autres ». Une instabilité qui retrace fidèlement la fragilité d'une société algérienne en pleine mutation socio-politique. Le cas de Chahira dans *Une valse* de Lynda Chouiten est l'un des exemples les plus éloquent, qui selon nous met en évidence toutes les facettes de la marginalité familiale et sociale que puisse vivre un sujet algérien durant les deux dernières années (2018-2020). Dans ce roman, le marginal à son propre caractère et sa propre façon d'agir et de réagir face aux autres. Il fait partie d'une minorité qui souffre d'un sérieux problème d'assimilation et d'intégration à cause d'un comportement et une pensée qui ne correspond pas à l'idéal algérien.

Nous avons à travers cet analyse, montré que les préjugés familiaux, le regard extérieur ainsi que les représentations sociales influencent clairement le développement cognitif et émotionnel des sujets en question. Le cas du personnage de Chahira nous a permis de conclure clairement que la marginalité et l'aliénation d'un sujet sont les conséquences d'une incompatibilité apparente entre le sujet et la société dont il émane. La marginalité comme le souligne Diderot a en effet le pouvoir de : « Rompre cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage ont introduite » (Diderot, 1891 : 78)

À travers notre étude, nous avons finalement mis en évidence cette dégradation du personnage, qui vire comme dans le cas de Chahira de la marginalité à la maladie mentale comme la psychose. Ici, il est important de souligner que même dans ses moments de crises, le personnage de Chahira qui est considérée comme de « folle » par les autres, manifeste une grande sagesse dans ses propos et choisit même de vivre avec son trouble comme l'écrit si bien Michel Foucault : « De l'homme à l'homme vrai, le chemin passe par l'homme fou »⁶.

⁶ <https://www.dicocitations.com/citations/citation-6455.php>

Références bibliographiques

- ALLEGRE C . Janvier 1999. Colloque sur l'Ecole du XXIème siècle à la cité des sciences et de l'Industrie de Paris.
URL : <https://www.vie-publique.fr/discours/160651-declaration-de-m-claude-allegre-ministre-de-leducation-nationale-de> . Consulté le 13 Décembre 2021.
- BROWN P . 09 Août 2019. « Anaëlle Touboul : La littérature réfléchit la folie : elle la reflète et permet de la penser», Dans le magazine *Libération*.
URL : https://www.liberation.fr/debats/2019/08/09/anaelle-touboul-la-litterature-reflechit-la-folie-elle-la-reflete-et-permet-de-la-penser_1744602/ Consulté le 10 Janvier 2022.
- CHOUITEN L. 2019. *Une valse*. Casbah-Editions, Algerie.
- CORIN E. « L'étranger à la porte. Marge et marginalité dans la psychose, *Études sur la mort*, vol. no 122, no. 2, 2002, pp. 97-114.
- DIDEROT D. 1891. *Le neveu de rameau*, Plon, Paris, France.
- HAMMOU K. Mardi 16 Mars 2010. Les figures du marginal dans les littératures. Calenda.
URL : <https://calenda.org/200549>. Consulté le 13 Janvier 2022.
- TODOROV T. 1989. *Nous et les autres*. Edition du Seuil, France.